

LA RÉSERVE

## DU MÊME AUTEUR

*LE LIVRE DE LA JAMAÏQUE*, 1991.  
*HAMILTON STARK*, 1992.  
*AFFLICTION*, 1992 ; Babel n° 404.  
*DE BEAUX LENDEMAINS*, 1994 ; Babel n° 294.  
*HISTOIRE DE RÉUSSIR*, 1994.  
*CONTINENTS A LA DÉRIVE*, 1994 ; Babel N° 94.  
*LA RELATION DE MON EMPRISONNEMENT*, 1995.  
*SOUS LE RÈGNE DE BONE*, 1995 ; Babel n° 216.  
*TRAILERPARK*, 1996 ; Babel n° 348.  
*PATTEN A PATTEN*, photographies d'Arturo Patten, 1998.  
*POURFENDEUR DE NUAGES*, 1998 ; Babel n° 465.  
*SURVIVANTS*, 1999 ; Babel n° 656.  
*L'ANGE SUR LE TOIT*, 2001 ; Babel n° 541.  
*AMERICAN DARLING*, 2005.  
*AMÉRIQUE, NOTRE HISTOIRE*, (entretiens avec Jean-Michel Meurice), 2006.

RUSSELL BANKS

# La Réserve

traduit de l'américain  
par Pierre Furlan

Titre original :

Editeur original :

© ACTES SUD, 2007  
pour la traduction française

  
GROUPEMENT DE LIBRAIRES  
[www.initiales.org](http://www.initiales.org)

Profitant d'un moment où plus personne enfin ne faisait attention à elle, la belle jeune femme sortit de la salle de séjour, faussant compagnie à ses parents et à leurs amis. Elle traversa la véranda fermée par un fin grillage, passa sur la terrasse et, pieds nus, marcha doucement sur les aiguilles de pin devant la tentaculaire construction en rondins pour descendre vers le lac.

Elle savait que les autres remarqueraient très vite, non pas que Vanessa avait quitté la réception donnée par son père, mais que la lumière avait soudain baissé dans la pièce ; et même si l'on n'était qu'en fin d'après-midi et pas encore au crépuscule, ils constateraient que le soleil, à cause du Great Range\* qui se dressait tout près, était sur le point de disparaître derrière les montagnes. La vue qui s'offrait depuis le bord oriental du Second lac de Sagamore, en plein été à cette heure de la journée, était réputée. Un nouveau

\* Chaîne de sept monts dans les Adirondacks. *(Toutes les notes sont du traducteur.)*

verre à la main, tout le monde ou presque se déplacerait tranquillement à la suite de Vanessa depuis le séjour jusqu'au bord du lac pour regarder les contours en bronze des nuages se changer en or fondu tandis que les forêts de pins et d'épicéas, sur les pentes derrière la maison, passeraient, dans l'éclat déclinant de la lumière des montagnes, du bleu-vert au rose puis du rose au lavande.

Pendant un moment, ils admireraient en silence la surface lisse du lac miroitant sous la lumière métallique que renvoyaient les nuages dorés, puis ils apercevraient Vanessa Cole debout toute seule un peu plus loin sur la rive rocailleuse. Elle tournerait son dos étroit et élancé à ses parents et à leurs amis, mais on verrait le bout de ses doigts touchant légèrement sa gorge fine, pâle, levée vers le ciel. Le Second lac de Sagamore est aussi long et profond qu'un fjord norvégien, et des glaciers issus du Great Range – chaîne de monts granitiques escarpés, d'orientation nord-sud – viennent l'effleurer. Ses parents et leurs amis verraient donc une Vanessa plongée dans de sombres et solitaires méditations nordiques, en train de contempler ce vaste espace délimité par le lac, la forêt, la montagne et le ciel. Elle aurait l'air de se tenir au centre exact de cette réserve naturelle, elle en serait le lieu essentiel, l'unique point doté de sens. Pendant un moment intéressant, le drame du soleil en train de disparaître serait pour eux le drame de Vanessa Cole.

Neuf personnes étaient présentes à la réception que le Dr Cole donnait tous les ans au bord du Second lac pour célébrer le 4 Juillet\* : Vanessa et ses parents (Carter et Evelyn

\* Fête nationale des Etats-Unis.

Cole), Red Ralston et sa femme Adele, Harry et Jane Lichtfield, Bunny et Celia Tindale. Les hommes avaient été étudiants ensemble à l'université de Yale et appartenu à la confrérie des Têtes de mort, promotion 1908. Leurs épouses avaient étudié à Smith, à Bryn Mawr, à Vassar et à Mount Holyoke\*. Les quatre couples s'étaient mariés de bonne heure, avaient eu des enfants avant l'âge de trente ans, et tous ces enfants, à l'exception de Vanessa, avaient suivi le même schéma. Au cours des décennies précédentes, ces hommes avaient gagné beaucoup d'argent à la Bourse, dans l'immobilier ou en exerçant une profession libérale. Le Dr Cole était un neurochirurgien à la réputation internationale quoique parfois controversée ; Red Ralston, le parrain de Vanessa, était un avocat d'affaires spécialisé dans les faillites ; Harry Litchfield était propriétaire d'une manufacture de pneus d'automobiles ; Bunny Tinsdale dirigeait l'aciérie de son père. Ces maris et ces épouses étaient tous à présent assez âgés pour avoir déjà hérité ou pour pouvoir bientôt entrer en possession des maisons et des fortunes familiales détenues par leurs parents en fin de vie. Tout comme leurs parents, leurs enfants et leurs petits-enfants, ils n'avaient guère été affectés par la Grande Dépression.

Tous les 4 Juillet – sauf pendant les années de guerre que le Dr Cole et Bunny Tinsdale avaient passées en France comme officiers –, les quatre familles se retrouvaient ici, à Rangeview, la “campagne” familiale des Cole, pour boire,

\* Etablissements privés de la côte Est, très chers et prestigieux. La confrérie des Têtes de mort (*Skulls and Bones*) a été celle d'au moins deux présidents des Etats-Unis.

aller à la pêche ou excursionner en pleine splendeur champêtre, pour fêter aussi les liens de fidélité qui les unissaient les uns aux autres, à leurs familles et à leur nation. Cette année-là, à part Vanessa, tous les enfants et petits-enfants passaient ailleurs ces jours fériés – sur des îles, avait remarqué quelqu'un : l'île de Mount Desert, la côte nord de Long Island et Martha's Vineyard –, ce qui diminuait quelque peu l'importance et l'intensité de ces retrouvailles, même si personne ne l'avait dit. Ils faisaient tous comme si cette absence de leur progéniture répondait à leurs propres projets, à leur volonté, et n'annonçait pas, contrairement aux apparences, une relève de la garde. Jusqu'à présent, les Cole n'avaient pas de petits-enfants. Leur unique fille, Vanessa, qu'ils avaient adoptée, avait déjà, à l'âge de trente ans, connu deux mariages et deux divorces, mais elle était restée sans enfant – "stérile", disait-elle.

C'était presque le silence, là, sur la rive : un vent léger traversait les pins, des vaguelettes venaient lécher les pieds de Vanessa, et elle pouvait entendre ses pensées avec netteté, car elles étaient froides et lui parvenaient sous forme de phrases : J'aurais dû rester à Manhattan. C'est toujours pareil, ici. Papa et maman font leur show. Papa et maman me traitent comme une gamine. Tous, ils me traitent comme une gamine. Ils ne m'aiment que pour mon nom de famille, Cole... quand elle entendit au loin un faible ronronnement, un bourdonnement léger, intermittent, qui montait et descendait, s'intensifiait et retombait jusqu'à presque disparaître avant de repartir plus bruyamment.

Elle comprit qu'il s'agissait d'un avion. Jusqu'alors, elle n'avait jamais entendu ou vu d'avion au Second lac. Rangeview

était la plus grande d'un petit nombre (il n'y en avait pas plus d'une demi-douzaine) de maisons de campagne construites en rondins mal dégrossis mais dont certaines étaient tout ce qu'il y avait de plus luxueux, situées sur les quelque seize mille hectares d'une réserve naturelle privée, la Réserve Sagamore. Le grand-père de Vanessa, un Cole, avait été l'un des premiers à investir dans ce parc. Lorsque des actionnaires de la Réserve – les *membres*, comme on les appelait – ou leurs invités venaient de Boston ou de New York dans un avion privé, ce qui leur arrivait parfois pour éviter un long et pénible voyage de toute une journée en train ou en automobile –, ils remontaient la vallée de l'Hudson et prenaient l'avion depuis le lac Champlain, au nord du mont Goliath. Ils atterrissaient dans un vaste pré fauché du village de Turnbridge, à une quinzaine de kilomètres à l'ouest de Rangeview, où une voiture dépêchée par la maison de club de la Réserve venait les chercher. Aussi n'entendait-on jamais de moteur à explosion ni d'avion dans la Réserve ou au-dessus d'elle, pas plus qu'à St. Regis où se trouvaient le club Sagamore et son terrain de golf. Montagnes, forêts, lacs et rivières étaient réservés à l'usage et au plaisir exclusifs des membres et de leurs hôtes, qui pour la plupart logeaient (en tout cas lorsqu'ils ne possédaient pas leur propre résidence à Second lac) dans la grande maison de club de Saint-Regis, très semblable à un hôtel. Montagnes, forêts, lacs et rivières étaient interdits aux personnes non autorisées, aux touristes et aux habitants des divers hameaux de la région – sauf à ceux, bien sûr, qui avaient la chance d'être employés dans les "campagnes" des membres, dans la maison de club, ou encore dans les pavillons et le terrain

de golf de St. Regis en tant que domestiques, hommes d'entretien ou guides. Ceux-là avaient accès à la Réserve et aux terrains du club, mais uniquement dans le cadre de leur travail ; pas question pour eux d'aller de leur propre chef à la pêche, à la chasse, ou en excursion.

Vanessa pouvait à présent entendre avec netteté et régularité le bruit de l'avion. Bien qu'elle ne fût pas en mesure de le voir, elle savait qu'il venait du nord, qu'il volait bas, qu'il remontait la rivière Sagamore jusqu'au Premier lac et qu'il arriverait jusqu'à la source, ici, au Second lac. Soudain l'appareil surgit dans le ciel, au nord, juste au-dessus de la noire silhouette d'une rangée d'épicéas. Il s'élevait rapidement là-bas, au-dessus de l'eau, en exposant son ventre luisant au soleil couchant comme si le pilote avait décidé d'embrasser du regard le lac tout entier avec les montagnes qui l'entouraient et le ciel bleu foncé, de plus en plus sombre et tacheté de nuages. Puis elle entendit le moteur ralentir. L'avion, un biplan gris pâle bordé de rouge vif, à double cockpit ouvert – dans celui de devant, un pilote avec des lunettes d'aviateur mais sans casque, et personne dans le deuxième –, ralentit, parut presque s'arrêter en vol pour planer, puis vira sur l'aile en direction de l'ouest et du mur montagneux qui plongeait tout droit dans l'eau miroitante.

C'était un hydravion muni de deux gros flotteurs, et Vanessa eut l'impression d'avoir sous les yeux un homme qui allait délibérément écraser son appareil contre une paroi verticale en granit gris de trois cents mètres de hauteur. Elle fut alors presque prise d'excitation car elle n'avait encore jamais vu quelqu'un se tuer et ne s'était pas rendu compte avant cette seconde qu'elle en avait toujours eu envie. Le pilote

semblait sur le point de fracasser son avion contre la paroi de pierre de la montagne quand il vira fortement à gauche, ramena les ailes en position horizontale, réduisit la vitesse du moteur jusqu'à l'arrêt ou presque et descendit rapidement vers le plan d'eau. L'avion se posa de l'autre côté du lac, fendit la surface et se mit à glisser en soulevant, derrière ses flotteurs, de grandes gerbes de gouttelettes argentées. Vanessa fut bien sûr soulagée, mais non sans éprouver aussi une toute petite pointe de déception.

Ses parents et leurs amis étaient debout, souriants, sur la rive proche, devant la maison. Applaudissant pour féliciter le pilote, ils jetaient dans sa direction des regards accueillants. A côté de ce petit groupe, deux canots du type "guide des Adirondacks" qu'on avait remontés sur la berge et retournés pour qu'ils sèchent. La mère de Vanessa s'était assise avec grâce sur la coque de l'un des canots, pieds nus, et elle croisait les jambes à la hauteur des chevilles en sirotant du champagne dans une flûte en cristal. De loin, Vanessa admirait la pose douce et légèrement rêveuse de sa mère, et elle estima que la robe crème, décolletée et sans ceinture qui lui tombait tout droit des épaules y était pour beaucoup. Sa mère avait une bonne cinquantaine : trop vieille, pensait Vanessa, pour avoir l'air aussi belle. C'était la robe très chic et le bracelet en or, décida-t-elle. Et les pieds nus. Quant aux autres, hommes et femmes, ils mettraient sans aucun doute une tenue plus ou moins habillée ce soir pour dîner, mais en ce moment ils portaient des vêtements qu'ils pensaient adaptés à la chasse et à la pêche dans les forêts du nord, à savoir des pantalons de laine, des chemises à carreaux en flanelle, des bottes à semelle de caoutchouc – en somme la

panoplie robuste, pour le plein air, de chez Abercrombie & Fitch. Vanessa, pour sa part, arborait un chemisier bleu pâle sans manches et une jupe blanche plissée qui mettait joliment en valeur ses longues jambes bronzées et ses pieds étroits. Ce qui l'animait, c'était moins la rivalité avec sa mère que le besoin de se différencier d'elle, tout comme sa mère semblait avoir besoin de se distinguer de ces autres femmes – pourtant ses amies les plus anciennes et les plus chères –, même si pour cela elle devait porter des robes de haute couture, ici, dans cette campagne, et marcher pieds nus. Pourtant, Vanessa Cole et sa mère se ressemblaient plus qu'elles ne se l'imaginaient ou ne le souhaitaient.

Du côté opposé du lac, dans l'ombre fraîche de l'à-pic rocheux, le pilote remonta ses lunettes sur son front, plissa les yeux et regarda loin devant lui le petit groupe de gens debout près des canots retournés, puis, à moitié cachées dans les pins anciens dressés derrière eux, la grande terrasse, la véranda grillagée et les dépendances de la maison de campagne. L'avion se balançait doucement sur l'eau. La maison était une construction basse faite de rondins écorcés et sciés à la main, et elle avait belle allure : plus grande, plus luxueuse et beaucoup moins rustique que ce qu'il avait imaginé. Il aurait pourtant dû s'y attendre : la fortune du Dr Cole venait de famille, et elle était considérable. Le pilote compta huit personnes – neuf lorsqu'il remarqua la grande silhouette mince d'une femme qui se tenait à quelque deux cents mètres des autres –, et il fut étonné en même temps qu'un peu découragé. Quand il avait accepté l'invitation du Dr Cole à se rendre au Second lac pour voir sa collection des œuvres de Fox, il avait espéré quelque chose d'un peu plus intime.

Il détestait que des gens l'observent en train de regarder des tableaux et attendent avec impatience les remarques qu'en dépit de son peu d'empressement à dire quoi que ce fût il se sentait toujours obligé de faire.

Voyant le Dr Cole lever son verre de cocktail et le brandir en direction de l'avion, il lui fit signe à son tour. Il poussa le manche à balai d'un cran, manœuvra les gouvernes des flotteurs, et l'avion vira à tribord. Augmentant progressivement la vitesse du moteur, il fit sortir l'appareil de l'ombre de la montagne et le mena dans la lumière du soleil déclinant, le propulsant à travers le lac et les vaguelettes tachetées comme s'il s'agissait d'un bateau à moteur. Il savait que les bateaux à moteur étaient interdits sur les lacs Sagamore – on ne tolérait rien d'autre, sur ces eaux, que d'authentiques canots de guide des Adirondacks, très silencieux –, et il se demanda s'il existait un règlement contre les hydravions. Pas encore, mais maintenant qu'il avait fait amerrir son biplan Waco datant de quatre ans, il ne leur faudrait pas une semaine pour en établir un.

Suivant le vent de faible altitude, il chercha une plage en pente douce sur la rive au-dessous de la maison de campagne et en découvrit une non loin de la jeune femme qui se tenait à l'écart. Elle paraissait perdue dans ses pensées, d'humeur mélancolique, et si elle ne regardait pas dans sa direction elle ne semblait pas non plus vouloir l'éviter. Elle était là, telle une pièce exposée, une sculpture installée au bord du lac – un élément du paysage. Il remarqua qu'elle était fort jolie. Belle, même. Elle avait des pommettes hautes, presque comme une femme des Andes, des traits nets, bien dessinés, des yeux bleus et brillants et des lèvres pleines.

Elle ne portait pas de maquillage, ou en tout cas il ne pouvait pas en discerner, et ses longs cheveux roux tombaient librement sur ses épaules – des épaules larges, pour une femme si mince, remarqua-t-il. Une athlète, sans doute, une nageuse, à moins qu'elle ne pratiquât sérieusement le canot. Une actrice, peut-être, se dit-il. Elle a l'air d'une actrice. Elle avait un visage qui lui semblait vaguement familier, et puis il se rappela qui elle était.

Il donna un peu plus de gaz, poussa le palonnier à gauche toute et abaissa l'aileron gauche, amenant l'appareil à bâbord et contre le vent pour l'empêcher de glisser pendant qu'il serait à l'ancre et de tourner au gré du vent. Ce serait bien si les Cole avaient un appontement pour l'amarrer, mais un règlement interdisait évidemment toute constructions sur le rivage, en dehors des maisons mêmes qui devaient être bâties à une certaine distance de l'eau et être aussi peu visibles que possible depuis le lac. Et uniquement au bord du Second lac. Il n'y avait aucune construction autour du Premier, hormis l'abri à bateaux. Aussi confortables et luxueuses qu'elles fussent, les maisons ne devaient avoir ni électricité ni plomberie moderne. Il était aussi important de maintenir l'illusion de la nature sauvage que sa réalité. La femme du pilote qualifiait parfois la Réserve de zoo pour arbres, mais selon lui c'était là un point de vue extrême et particulièrement européen.

Après avoir coupé le moteur, le pilote se leva dans le cockpit, ôta complètement ses lunettes et promena son regard d'un bout à l'autre du lac devenu bleu ardoise, enregistrant rapidement ses dimensions et la découpe du littoral. Il devrait sans doute décoller de nuit pour rentrer chez lui. Il avait pensé arriver plus tôt, mais avait commis l'erreur de passer

à son atelier après son petit-déjeuner, et lorsqu'il avait de nouveau regardé sa montre il était presque trois heures et demie. Alicia avait eu raison : c'était un jour férié, et il aurait dû s'autoriser à oublier la politique pour profiter de cette fête comme tout le monde en Amérique ce jour-là, descendre au fleuve avec elle et les garçons pour un pique-nique du 4 Juillet et puis, au moment où ils auraient commencé leur sieste, il aurait fait un saut jusqu'à la Réserve dans son avion, il aurait regardé les Fox que le médecin avait dans sa collection et serait rentré avant la tombée de la nuit, à temps pour conduire Alicia et les garçons jusqu'à St. Regis où ils auraient assisté au feu d'artifice avec les gens du coin. Au lieu de quoi il avait travaillé tard, et maintenant le soleil se couchait.

Se glissant hors du cockpit, il passa sur le flotteur gauche, jeta dans l'eau ses ancres spéciales pour fonds vaseux, tira sur les filins pour s'assurer que les ancres étaient bien accrochées au fond du lac, puis il s'agenouilla et attacha les filins à des taquets en serrant fort les nœuds. La femme s'était retournée et le regardait, avec toujours la même expression distante et mélancolique sur son visage exquis. Elle avait une peau blanche très lisse et qui brillait. Il leva brièvement les yeux vers elle. Une beauté de classe mondiale, et qui le sait, pensa-t-il. Elle ne peut être que source d'ennuis. Il avait reconnu son visage pour l'avoir vu sur des photos que lui avait montrées Alicia. Il savait que c'était la fille du Dr Cole, Vanessa, anciennement comtesse de Moussegorsky ou quelque chose de ce genre. Depuis des années, depuis le jour où elle avait été introduite dans la haute société de New York et de Washington, elle avait été le sujet de bien des rumeurs, tant au niveau local que national et international. Mais c'étaient

les potins locaux que le pilote connaissait le mieux, sauf quand Alicia, de temps à autre, attirait son attention sur un article la concernant dans un magazine féminin de luxe, ou dans *Vanity Fair* ou le *New Yorker*, voire dans la rubrique mondaine d'un des quotidiens new-yorkais. La célébrité de Vanessa était d'un genre qui avait plus d'importance pour Alicia que pour lui. Cette femme n'était rien de plus qu'une mondaine, bon sang ! Vivement la révolution, qu'on en finisse avec les mondains !

Il se laissa glisser du flotteur dans l'eau peu profonde et rejoignit le bord à grands pas, mouillant ses bottes et son pantalon sans paraître s'en soucier. Vanessa eut un sourire qu'elle dissimula en mettant la main devant sa bouche. L'attitude directe, décontractée, naturelle du pilote fut un brusque soulagement pour elle, et toute sa tristesse s'envola. Il portait un blouson de cuir sans col, avec un bord côtes aux poignets et à la ceinture, et, dessous, une chemise blanche habillée, ouverte au col. Le pilote était un homme de forte stature, en début de quarantaine, grand et large d'épaules, aux puissantes mains carrées, et il avait dans ses mouvements la grâce de ceux qui aiment se servir de leur corps, en appréciant l'aspect et la sensation. Pourtant, il ne semblait pas vaniteux. Ses cheveux noirs et raides lui tombaient en désordre sur le front, ce qui lui donnait l'air préoccupé, un peu soucieux. A cause des lunettes d'aviateur qu'il portait pour piloter son avion et de ses cheveux toujours emmêlés, sa peau claire était irrégulièrement bronzée. Il avait des yeux sombres, presque noirs, enfoncés dans leurs orbites, un nez proéminent, long et busqué, un visage large au menton très bas et en saillie. L'homme n'était pas d'une beauté remarquable,

mais Vanessa le trouva néanmoins extrêmement attirant par sa taille, sa grâce physique, son teint très coloré et la symétrie de ses traits si nettement marqués.

Il frappa ses bottes contre le sol et dit bonjour à la femme avant de se tourner vers les autres, plus loin, et de leur adresser un signe de main vaguement amical. Il commença à se diriger vers eux.

“Qui êtes-vous ?” demanda la femme. Elle avait une voix grave et rauque, une voix de fumeuse.

Il se retourna vers elle et sourit. “Jordan Groves. De Petersburg. Et vous-même ?

— Je ne suis pas sûre que vous ayez le droit de venir ici en avion, dit-elle.

— Moi non plus. C'est votre père qui m'a invité. Lui et moi, nous nous sommes rencontrés dans le train, l'autre jour, en remontant de New York.

— Alors vous savez qui je suis.

— Oui. Mes excuses.” Il eut un instant d'hésitation. “Vous êtes Vanessa...”

— Von Francken-Sierstorpf.

— Née... Cole.

— C'est ça. Et vous êtes Jordan Groves, le célèbre artiste.

— C'est ça.

— Né ?

— Groves.

— Eh bien, quelle histoire !” Elle s'avança et, tout sourire, passa son bras sous celui de Jordan Groves pour le mener vers les autres qui, s'éloignant du lac presque plongé dans l'obscurité, remontaient tranquillement le talus bordé de pins pour rejoindre la maison.

En marchant, Jordan Groves jeta un coup d'œil sur les bras nus de Vanessa et lui demanda : "N'auriez vous pas un peu froid ?

— Si. Prêtez-moi donc votre blouson jusqu'à ce que nous soyons à l'intérieur."

D'une secousse, il ôta son blouson et le posa sur les épaules de Vanessa. Elle lui adressa un sourire reconnaissant et passa devant lui. Restant quelques pas en arrière, il admira les longues enjambées, pleines d'assurance, de cette femme, son dos bien droit et sa façon de marcher la tête haute comme si elle venait de faire quelque chose dont elle pouvait être fière. Quel bel animal, se dit-il. Mais pas pour moi. Une femme à regarder, c'est tout ; à peindre, peut-être, mais en tout cas une femme dont il faut se méfier, c'est certain. Elle lui rappelait une femme qu'il avait rencontrée à Budapest bien des années auparavant, et une autre qu'il avait connue à Toronto l'année précédente. Il n'avait peint aucune des deux et il s'en félicitait, mais toutes deux lui avaient laissé la sensation d'avoir été mis à mauvais usage – par lui-même plutôt que par elles.

Quand ils arrivèrent à la maison, Vanessa serra plus fort le bras de Jordan contre le sien et, une fois à l'intérieur, le présenta à tous les convives les uns après les autres, y compris à son père, comme si c'était elle et pas lui qui avait invité Jordan Groves. Le Dr Cole s'exclama : "Jordan Groves et moi sommes quasiment de vieux amis. N'est-ce pas, Jordan ?

— Oui. Quasiment."

Un feu crépitait dans l'énorme cheminée en pierre. Mme Cole ayant allumé les lampes à kérosène et quelques bougies, la pièce baignait dans une lumière douce, couleur de rouille.

C'était une belle salle, et l'intérieur de la maison avait pris l'odeur de la forêt qui l'entourait. A part ceux du Dr Cole et d'Evelyn, sa femme, Jordan oublia les noms et les visages des invités à peu près aussi vite qu'ils lui furent présentés. Chacun à son tour, tout le monde lui serra la main et s'écarta. Des ploutocrates, estima-t-il, des républicains de la "classe de loisir", des gens sans réelle culture et, à part le médecin, sans compétences utiles. Pas le genre de Groves, il s'en rendit compte aussitôt – eux aussi, d'ailleurs, et, du coup, ils ne manifestèrent pas plus de curiosité pour lui que lui pour eux.

Un hydravion qui se pose sur le lac, cependant, cela avait quelque chose d'étonnant. Un spectacle peu commun, dans ce coin reculé. Ce monsieur estime sans doute que les règlements sont faits pour les autres, pas pour lui. Encore un de ces individus de gauche, genre artiste, qu'affectionne Carter. Auprès de ses amis et collègues, Carter passait précisément pour un individu de gauche, genre artiste ; il n'était pourtant pas partisan de Franklin Roosevelt et pas artiste non plus, mais tout bonnement quelqu'un qui, depuis ses années d'université, appréciait la peinture et se plaisait à pratiquer en amateur le dessin et l'aquarelle. Ils tenaient leur vieux copain pour un créatif inoffensif.

Mme Cole alla au bar préparer un whisky pour Jordan. Le Dr Cole déclara : "Je suis ravi que vous ayez pu venir, Jordan. Vous avez fait une sacrée entrée, on peut le dire !" et il eut un rire approbateur. Le médecin mesurait pratiquement trente centimètres de moins que Jordan, mais il commençait à se voûter fortement et paraissait encore plus petit. Son visage pâle et son corps rond étaient mous, comme faits de gelée, mais il avait de belles mains blanches et de

longs doigts minces. Evidemment, des mains de chirurgien, se dit Jordan. Sa poignée de main était rapide et prudente, il retirait la main aussi vite qu'il la donnait, sans pression amicale ni étai viril. Chez un autre homme, Jordan l'aurait trouvée efféminée. Mais ici, elle lui paraissait simplement prudente. Il protège son outil de travail.

“Oui, bon, je suis désolé”, dit Jordan en jetant un coup d’œil autour de la grande salle de séjour, haute de plafond, à la recherche des toiles de Fox. Après Jordan Groves en personne, Croyden Fox était le peintre le plus célèbre de la région. D’ailleurs, ils figuraient tous les deux parmi les artistes vivants les plus connus de tout le pays, du moins parmi les Américains. A cette époque, les artistes véritablement célèbres, les peintres et les sculpteurs que les musées et les grands collectionneurs recherchaient, étaient des Européens. Bien que les critiques les eussent souvent associés en tant qu’Américains et peintres figuratifs résidant au moins une partie du temps dans les Adirondacks au nord de l’Etat de New York, Groves et Fox étaient très différents en tant qu’artistes. Les huiles et les pastels de Fox consistaient pour la plupart en paysages expressionnistes montrant avec une certaine spiritualité transcendante ces régions du nord – les montagnes, les lacs et les ciels au milieu desquels il vivait depuis des décennies. Il peignait aussi des nus de sa femme, mais flous. Il était très prisé dans les milieux artistiques de New York. Ses tableaux, bien que de petit format car réalisés en plein air, dans les forêts et les montagnes, se vendaient plusieurs milliers de dollars. Les critiques d’art les plus chics et les plus intellectuels l’adoraient. Jordan Groves, lui, était surtout connu et apprécié pour son œuvre graphique – gravures

sur bois, eaux-fortes, estampes – bien qu’il eût aussi, mais seulement à l’occasion, réalisé des pastels et des peintures à l’huile et en outre, pour la WPA\*, un certain nombre de peintures murales très renommées. Au cours des dernières années, cependant, ses illustrations de livres à tirage limité – des classiques tels que *La Lettre écarlate*, *Huckleberry Finn* ou *Les Fables d’Esopé* –, pour lesquelles il recevait de grosses sommes d’argent, l’avaient rendu célèbre dans le monde entier. Il était également de plus en plus connu, tant en Union Soviétique qu’aux Etats-Unis (en mal ici et en bien là-bas), pour ses prises de position politique. C’est pourquoi on le comparait souvent aux grands créateurs mexicains de peintures murales, Orozco, Siqueros et Diego Rivera. Si Jordan Groves admirait le travail de Croyden Fox, il ne pouvait se défier du soupçon que Fox, à peu près de son âge et qu’il avait jusqu’ici réussi à éviter, ne le considérait pas comme un artiste authentique mais seulement comme un illustrateur et un propagandiste de gauche. Aux yeux de Jordan, le problème, la différence cruciale entre les deux artistes du nord de l’Etat, était d’ordre politique et non esthétique.

Croyden aussi passait pour un homme de gauche, du moins auprès de la critique et du grand public. Il s’était souvent exprimé en faveur des ouvriers et d’un certain nombre des projets de Roosevelt, mais il avait toujours pris soin de ne pas être associé aux causes et aux positions défendues par le parti communiste. Ce qui n’était pas du tout le cas de Jordan. Bien qu’il eût refusé de s’inscrire au Parti – “je ne suis pas du

\* Works Progress Administration : agence fédérale créée en 1935 par Franklin Roosevelt pour réduire le chômage.

genre adhérent”, affirmait-il souvent, mais du moment que le combat était juste, peu lui importait qui luttait à ses côtés –, Jordan avait offert un bon nombre de ses travaux les plus prisés au peuple soviétique pour saluer sa lutte héroïque pendant la Révolution. Il se demandait comment Fox allait se situer dans cette affaire espagnole.

Le Dr Cole conduisait Jordan Groves de tableau en tableau. Accrochée à ses murs de planches, ici, à Rangeview, se trouvait plus d’une douzaine de petits paysages de Fox qu’il avait achetés directement au peintre en l’espace de plusieurs années. Il en possédait une douzaine de plus dans son appartement de Park Avenue, à New York et dans sa maison de Tuxedo Park. A une distance de quelques pas, Vanessa suivait les deux hommes ; elle observait et écoutait en silence, tel un prédateur mis en éveil contre son gré et mû davantage par l’instinct que par le besoin. Elle aimait la concentration soutenue de cet artiste, sa manière de se tenir devant chaque tableau et de littéralement le scruter pendant de longs moments comme s’il était vivant, s’il bougeait, changeait de forme et de couleur devant ses yeux. Et elle aimait sa façon de s’abstenir de tout commentaire, d’éloges, de compliments ou de critiques ; il se contentait de regarder toujours et encore sans rien dire, puis de passer au suivant. Et quand il les eut tous vus, il revint à trois ou quatre de ces paysages et les examina longuement une deuxième fois.

Le père de Vanessa eut le tact de ne pas demander à Jordan d’opinion ou d’évaluation des tableaux, bien qu’il fût légitimement fier de les avoir acquis et d’entretenir une relation d’amitié personnelle avec Croyden Fox – lequel était, après tout, pratiquement un voisin, dans ces Adirondacks, et,

lui aussi, membre de deuxième génération de la Réserve –, et qu’il n’eût aucun doute sur la valeur marchande à long terme de ces toiles. Le Dr Cole possédait trois aquarelles de John Marin réalisées alors que Marin avait visité la région en 1912 et 1913, un grand Jonas Lie, deux très beaux Winslow Homer, ainsi qu’un paysage de William Merritt Chase qu’il avait hérité de sa mère. Ces œuvres formaient le noyau d’une collection certes modeste, mais conçue avec goût et dont la valeur ne cessait de croître. Il affirmait ne s’intéresser qu’aux tableaux représentant ses chers Adirondacks, mais, selon Vanessa, son père collectionnait les œuvres d’art pour collectionner les artistes car il n’en était pas un et aurait souhaité l’être. Et voilà que maintenant, apparemment, il était en train de collectionner Jordan Groves. Ce rebondissement n’était pas fait pour lui déplaire.

Elle tendit la main et toucha l’épaule de Jordan. “Vous voulez que je vous rende votre blouson ?

— Oui, merci”, dit-il. Il la regarda faire glisser le blouson de ses épaules et la laissa le poser sur les siennes. “Je ne serais pas contre un autre whisky non plus”, ajouta-t-il en lui tendant son verre.

Comme elle se dirigeait vers le bar, il se laissa entraîner dans son sillage, trouvant la perspective agréable. Le Dr Cole lui emboîta le pas. Sans le regarder, Jordan dit au médecin : “Ce sont de beaux tableaux. Fox est un peintre assez nul, mais c’est un artiste formidable. C’est sans doute une chance, pour lui, de ne pas savoir peindre. S’il savait peindre, il serait nul en tant qu’artiste, juste un peintre formidable. Et c’est une chance aussi pour vous. Puisque vous en avez acheté tant.” Et il sourit.

“Qu’est-ce que vous voulez dire par «s’il savait peindre, il serait nul en tant qu’artiste» ? demanda le Dr Cole.

— Il est religieux. Fox est un chrétien des bois.

— J’ai du mal à comprendre.

— Papa, intervint Vanessa, tu ne dois pas t’attendre à ce qu’un artiste dise du bien d’un autre. Surtout s’il a peur que l’autre soit meilleur que lui. C’est ça, hein, monsieur Groves, un peu ?

— Quoi ?

— Que vous avez peur.

— De vous peut-être, mais pas de Croyden Fox.

— Allons, allons, Vanessa, dit le Dr Cole. Ne commence pas. Tiens, puisque tu le fais pour M. Groves, voudrais-tu me remplir mon verre aussi ?” Il lui tendit son verre vide et se plaça entre sa fille et son invité.

Vanessa obtempéra, mais elle jeta à Jordan un regard de chat interrompu dans son repas et qui se promet de bientôt revenir.

Timidement, sans grand enthousiasme, les autres, lorsque Jordan se fut assis près du feu et leur eut donné l’impression de s’ouvrir à eux, se regroupèrent près de lui et firent, chacun à son tour, des efforts polis pour entraîner l’artiste dans une conversation légère. Red Ralston lui suggéra de peindre un lever de soleil ici, au Second lac, mais cette idée ayant fait long feu, Ralston s’éclipsa sur la véranda pour fumer un cigare au crépuscule. Jane Litchfield demanda à Jordan s’il était déjà venu au Second lac, et quand il répondit non, elle lui proposa un canapé, qu’il accepta. “Mais n’est-il pas superbe ? demanda-t-elle.

— Qui ça ?

— Le Second lac.”

Il fut d’accord. Le Second lac était superbe.

“On a une sacrée chance, déclara Harry Litchfield, que Carter n’ait pas lâché la ferme familiale.”

Ce mot fit rire le Dr Cole. “Ah oui, la ferme ! Comme tu y vas, Harry. La propriété familiale est toujours à Greenwich, et dès que ma mère partira, elle partira aussi.

— Carter, s’il te plaît !” s’écria Mme Cole.

Harry Litchfield se tourna vers Jordan : “Je dis que nous avons de la chance parce que, tout membres que nous soyons, nous n’avons pas le droit de construire de maison au bord du lac. Terminé. Mais au moins on peut se servir de celle de Carter. La Réserve a gelé toutes les nouvelles constructions ici, le saviez-vous ?”

Jordan répondit que non, il ne le savait pas.

Bunny Tinsdale manifesta de la curiosité au sujet de l’avion de Jordan. Lui appartenait-il ?

Jordan lui expliqua que c’était un Waco de 1933. Il l’avait acheté neuf à l’usine de Troy, dans l’Ohio, et l’avait piloté directement jusqu’au lac Placid où il l’avait fait équiper de flotteurs. Puis il avait continué jusque chez lui, au bord de la rivière Tamarack où il s’était posé sur l’eau pour la première fois. “J’ai failli bousiller tout l’appareil.

— Intéressant”, fit Tinsdale. Et depuis combien de temps pilotait-il ?

Jordan répondit qu’il avait fait des acrobaties aériennes dans des foires de campagne quand il était encore gamin, juste après la guerre. Il avait piloté des avions montés sur skis en Alaska et au Groenland, mais le Waco était le premier avion à flotteurs qu’il eût manœuvré.

“C’est difficile, de piloter un avion ?”

Ce n’était pas très différent d’un bateau à moteur, répondit Jordan, une fois qu’on avait pris le coup de main.

“Mais bon sang, vous *volez* où, en fait ? voulut savoir Litchfield. Vous vous en *servez* pour quoi, en fait ?

— Pour me transporter”, dit Jordan. Il allait ici et là, surtout dans le nord de l’Etat.

“Intéressant.”

Mais il songeait à effectuer bientôt un voyage dans les Provinces maritimes. Avec son avion. Il voulait prendre quelques photos de la côte Est du Canada pour illustrer un livre.

“Intéressant, dit Litchfield en se levant pour se servir un autre verre.

— Vous restez dîner, n’est-ce pas, monsieur Groves ? dit Evelyn Cole. Nous avons une douzaine de truites du lac après l’expédition de ce matin. Nos garçons sont d’*excellents* pourvoyeurs.”

Il lui fallut plusieurs secondes avant de répondre : “Non, je ne crois pas. Il fait presque nuit et on m’attend à la maison. Mais merci.” Il se demanda si les “garçons” qu’elle venait de mentionner étaient le docteur et ses amis, ou les gens du coin qui travaillaient derrière la maison dans l’appentis servant de cuisine. Il devrait peut-être rester dîner, se dit-il. Tout autant que Vanessa, Jordan avait conscience du fait que le bon docteur collectionnait les artistes ; mais il collectionnait également les œuvres et Jordan avait quelques petits paysages des Adirondacks qu’il n’avait pas vendus ainsi qu’une douzaine de gravures sur bois qu’il aurait bien volontiers placés dans la collection du Dr Cole. Et qui pourraient

d’ailleurs amener le médecin à reconsidérer sa passion pour Croyden Fox. Jordan sentait la présence de Vanessa, debout derrière lui, et il s’attendait à ce qu’elle lance quelque pique contre laquelle il devrait se défendre sans toutefois s’aliéner les faveurs de son père.

Mais Vanessa ne dit rien. Elle s’amusait de voir à quel point ses parents et leurs amis pouvaient ennuyer et légèrement irriter l’artiste et de quelle façon il leur rendait la pareille. Elle quitta la pièce un instant et revint après avoir passé sur son chemisier une veste en lin de couleur claire. Après s’être servi un martini, elle reprit sa place derrière Jordan qui était affalé dans un grand fauteuil pourvu de coussins, confectionné avec des branches de bouleau grosses comme le poignet dont on avait à dessein conservé l’écorce. Le siège était inconfortable, et elle voyait à la mine de Jordan qu’en outre il le trouvait laid et prétentieux, ce qu’il devint, du coup, pour elle aussi. La plus grande partie du mobilier était du même genre – fait main, encombrant, rustique, comme taillé par un bûcheron à coups de hache et d’herminette, ce qui était d’ailleurs le cas –, mais jusqu’alors elle ne l’avait vu qu’à travers le regard admiratif de ses parents et de leurs amis.

Elle se pencha, mit son visage tout près de celui de Jordan et chuchota : “Je ne serai pas heureuse tant que vous ne m’aurez pas emmenée faire un tour dans votre avion.” Sa joue effleura presque celle de Jordan avant de se retirer. Les autres semblèrent ne rien remarquer. Ils parlaient du feu d’artifice qui serait donné ce soir-là au club de Sagamore ; ils ne pourraient pas le regarder d’ici, sauf si, vers neuf heures du soir, ils allaient en canot jusqu’à l’autre côté du lac pour

voir le côté nord-est du ciel. Ils se demandaient si ça en valait bien la peine.

— “Quand ? demanda Jordan à Vanessa.

— “Tout de suite”, dit-elle.

Jane Litchfield déclara : “Je suis désolée de me plaindre, mais chaque année je suis déçue. Le feu d’artifice, c’est surtout pour les gens du coin, je crois.

— “C’est bon pour les relations publiques”, ajouta Bunny Tinsdale.

Jordan se leva et annonça qu’il devait partir. Il remercia le médecin pour son hospitalité et pour lui avoir montré les tableaux de Fox, salua le reste du groupe de la tête et se hâta de quitter la pièce. Le soleil avait complètement disparu derrière le Great Range, le lac était noir et la température baissait rapidement. Dehors, sur la terrasse, il s’arrêta pour rouler et allumer une cigarette, et il vérifia la direction du vent. A l’ouest, au-dessus des montagnes couleur de suie, le ciel pâlisait, passant du jaune citron au gris soyeux. L’air était toujours calme, observa-t-il, le ciel dégagé, bleu nuit à l’est avec des traînées d’étoiles déjà visibles, et une demi-lune montait au-dessus des arbres à l’arrière de la maison de campagne. Le pilote fuma sa cigarette et, dans l’obscurité grandissante, suivit le sentier en direction du lac, puis la rive jusqu’à son avion à l’ancre.

Quand il y arriva, elle l’attendait déjà, debout sur la plage rocailleuse dans sa jupe blanche et sa veste de lin, enthousiaste, élégante et courageuse. Jordan ne lui dit pas un mot et elle ne lui dit rien non plus. Il entra dans l’eau et elle le suivit. Saisissant d’une main le support d’une aile, il se lança sur le ponton le plus proche, se retourna et tendit son autre

main à Vanessa. Refusant son aide, elle posa avec grâce le pied sur le flotteur et se dirigea le long de la partie inférieure de l’aile vers le cockpit arrière où elle prit place.

Jordan détacha et récupéra une ancre, puis l’autre, et s’installa rapidement dans le cockpit avant. Il mit le contact, vérifia par deux fois le niveau d’essence et la pression d’huile, puis lança le moteur à refroidissement par air. L’hélice tourna faiblement quelques secondes, le moteur toussa, gronda et finit par s’animer. Jordan orienta à tribord la commande de direction des flotteurs et abaissa l’aileron droit, amenant ainsi l’appareil face au léger vent de nord-est. Il poussa la manette des gaz et l’avion commença à prendre de la vitesse, cognant contre les vaguelettes, suivant un cap qui l’éloignait de la rive et le rapprochait de l’autre côté du lac étroit.

Quand l’avion passa devant la maison, Jordan jeta un coup d’œil sur sa droite et vit que le Dr Cole et ses invités étaient sur la terrasse. Ils regardèrent l’appareil atterrir, de l’autre côté du lac, l’endroit où il s’était posé à son arrivée, et ils crurent apercevoir un passager dans le cockpit derrière le pilote, mais ils n’arrivèrent pas à distinguer de qui il s’agissait.

Sans réduire sa vitesse, le pilote fit de nouveau tourner l’avion à tribord, prit un virage serré en direction du nord-est pour se placer face au vent, puis il poussa la manette des gaz d’un cran de plus, accélérant à la sortie du virage. A une vitesse d’à peu près quarante nœuds, l’avion monta sur le redan, passa sur la vaste masse d’eau qui s’amoncelait juste devant les flotteurs, et au moment où le nez de l’avion se relevait, le pilote poussa encore les gaz. Pendant

quelques secondes, l'appareil rasa la surface de l'eau, puis il fut porté par les airs et se mit à s'élever.

Depuis la terrasse de la maison, le Dr Cole, sa femme et leurs amis regardèrent l'avion décoller du lac, monter dans les airs et disparaître dans le ciel nocturne derrière eux. Quand ils se retournèrent pour rentrer et s'habiller pour dîner, ils se rendirent compte presque comme un seul homme que le passager du peintre n'était autre que Vanessa, la fille du Dr Cole. Personne n'en fit état à haute voix avant que les couples n'eussent gagné leurs chambres respectives – le Dr Cole et madame dans la suite principale, une grande pièce haute de plafond, attenante au séjour et dotée de sa propre cheminée, et les autres dans les quartiers réservés aux invités, à savoir une construction plutôt basse, dite Le Pavillon, reliée à la maison par un passage couvert – où maris et épouses se dirent : “Eh bien, voilà qui a été vite fait !” et : “Je ne sais pas où elle puise l'audace...” et : “Je ne l'ai même pas vue sortir du séjour”.

Le Dr Cole enfila sa veste de soirée, brossa les revers et fit sortir ses manchettes. Vérifiant sa tenue dans la glace, il redressa son nœud papillon et dit à sa femme : “Qu'est-ce que tu en penses ? Ça va bien aller, pour Vanessa ?”

— Non, bien sûr que non. Quand est-ce que les choses sont jamais “bien allées” pour Vanessa, Carter ?”

Le médecin s'assit lourdement sur le lit, posa sa main droite sur le côté gauche de sa poitrine et grimaça. Son visage était devenu tout pâle et il transpirait.

“Qu'est ce qu'il y a ? demanda sa femme.

— Rien.

— Tu n'as pas l'air bien.

— Je vais bien, bon sang ! Fiche-moi la paix ! C'est juste...” Il agrippa son bras gauche près de l'épaule.

“Non, tu ne vas pas bien. Tu as des douleurs ?” Elle s'approcha, posa ses mains sur les épaules de son mari et le regarda fixement.

“C'est... juste une indigestion. Des brûlures d'estomac, c'est tout. Laisse-moi tranquille, dit-il en se secouant pour lui faire ôter ses mains. Bon Dieu, grommela-t-il à travers ses dents serrées, je suis médecin, je sais quand quelque chose ne va pas, tout de même !”

Lorsque l'altimètre marqua six cent soixante-quinze mètres, Jordan fit glisser lentement et sans heurt le volant vers l'avant, réduisit la vitesse et cessa de prendre de l'altitude. Il dirigea l'avion vers le terrain de la maison de club à cinq kilomètres de là. Au-dessous d'eux, la forêt obscure défilait à toute allure. Jordan se retourna dans le cockpit et regarda Vanessa. Elle arborait un large sourire et ses cheveux s'agitaient furieusement sous le vent. Elle leva les bras par-dessus la tête et ouvrit ses mains toutes grandes.

“Mettez vos mains sur le volant ! cria-t-il par-dessus le rugissement du moteur et du vent.

“Quoi ?”

— A vous de piloter ! Accrochez-vous au volant !”

Elle saisit le volant des deux mains, regarda Jordan en cherchant son approbation, et il l'encouragea d'un signe de tête.

“Parfait, dit-il. Cinq choses à savoir ! Cinq règles.

— Rien que cinq ? demanda-t-elle en riant.

— *Observation ! Réflexion ! Programmation ! Exécution !* et *Abandon !* On abandonne uniquement si *Exécution* ne marche pas, et alors on revient à *Observation !*

— D'accord ! cria-t-elle. Vous êtes fou, vous savez.”

Il tendit le bras, trouva le levier qui passait le relais aux commandes du cockpit arrière et tira dessus. Brusquement, Vanessa se retrouva à piloter l'avion, ce qu'elle n'avait jamais fait. Jordan gardait cependant les mains légèrement posées sur le volant, ne le cédant pas tout à fait à Vanessa – mais elle ne s'en rendit pas compte, et il ne lui montra ni ne lui dit qu'il avait toujours le contrôle de l'appareil. Il se retourna et lui demanda de répéter les cinq règles.

“Observation, dit-elle. Réflexion, programmation, exécution... et abandon !

— Très bien. Alors, qu'est-ce que vous observez ?

— Oh là là ! Tout !

— Commencez par l'altitude, la position, la vitesse !

— D'accord, d'accord, d'accord ! cria-t-elle en baissant les yeux vers les compteurs. L'altitude, la position, la vitesse.

— Quoi d'autre ?”

Elle inclina la tête pour voir au-delà des larges épaules de Jordan et plus loin que le capot, et elle aperçut le toit de la maison de club éclairé par la lune ainsi que d'autres petits bâtiments proches, puis la vaste étendue du terrain de golf, d'autres forêts obscures et, encore plus loin, les montagnes : le Catamount et le grand mont, le Goliath. “Oh, mon Dieu ! Les montagnes devant nous !

— Exact. Donc, *Réflexion !* Règle numéro deux !

— On est trop bas.

— Exact ! Donc, *Programmation !* Règle numéro trois !”

Elle hocha la tête sobrement, sans mot dire. Tout en lui souriant, Jordan attendait qu'elle essaye toute seule de prendre de l'altitude. Ils passèrent au-dessus de la prolifération de toits de la maisons de club de Sagamore, des pavillons et des bâtiments annexes, au-dessus des voitures à moteur, des camions et des bogheis rangés le long de la route et sur la place ovale, tandis qu'une grande foule attendait le début du feu d'artifice au bord du huitième fairway. Les gens avaient tous le visage levé pour regarder le biplan qui montait au-dessus d'eux et s'enfonçait dans la nuit des Adirondacks.

Il sentit le volant sous ses mains partir lentement mais régulièrement en arrière et se déplacer d'un cran. Le nez de l'avion se souleva un peu tandis que l'appareil prenait de la vitesse, et il comprit que Vanessa était passée à l'exécution. Trop de vitesse, pourtant, et pas assez de portance. “Relevez un peu les volets !” cria-t-il, et elle obéit. L'avion grimpa et passa au-dessus des buttes sans arbres du sommet du Catamount, les survolant à moins de cent cinquante mètres. Ils se trouvaient à présent au-dessus de l'étang Pulpit et se dirigeaient vers le mont Goliath, mais il leur faudrait monter encore de cinq cents mètres pour ne pas s'écraser contre son gros contrefort en granit. A cette vitesse, ils n'auraient pas assez de temps pour réussir la manœuvre, sauf si Vanessa abandonnait son programme et virait fortement à tribord pour ramener l'avion dans la direction de l'étang Pulpit, de Catamount, du club et des terrains de Sagamore. Jordan attendit encore cinq secondes, puis dix, et se dit qu'il ne lui en restait que cinq pour reprendre les commandes lorsqu'il sentit le volant tourner sous ses mains de quelques degrés vers la droite, se déplacer de midi à deux heures. L'avion

s'inclina vers la droite mais en perdant de la vitesse. Puis il en regagna et sortit du virage. Il était trop bas, à présent, et il allait droit vers un bouquet de grands pins qui se dressaient sur un escarpement à droite du mont – sauf si Vanessa apercevait la trouée devant eux, un peu sur la droite, et la visait.

“Observation !” hurla Jordan en pointant son doigt vers la trouée, une encoche entre l'escarpement surmonté de pins et les falaises au sud de l'étang Pulpit.

Elle redressa l'appareil, réduisit la vitesse, et le fit lentement virer, franchissant l'encoche comme un éclair et n'évitant les arbres que par une trentaine de mètres. Soudain ils survolaient les eaux argentées et calmes de l'étang Pulpit. Jordan tendit le bras et désengagea les commandes du cockpit arrière.

“Hé !” cria-t-elle. Elle tourna le volant dans tous les sens, le poussa vers l'avant, vers l'arrière, mais rien ne se produisait. L'avion était de nouveau à Jordan. “J'ai pas encore *fini* !” hurla-t-elle.

— Si, vous avez fini”, dit-il, et il ralentit l'avion, le ramenant à quatre-vingt-dix nœuds, puis à soixante-dix, décrivit une boucle à l'extrémité de l'étang, le suivant de nouveau dans le sens de la longueur pour finir par se poser sur l'eau à quelques centaines de mètres du rivage. Il glissa ensuite jusqu'à un lieu où, il le savait, se trouvait une petite plage sablonneuse, arrêta l'avion dans une eau peu profonde et coupa le moteur. Le monde devint tout à coup silencieux, à part les vagues mourantes qui s'étaient formées dans le sillage de l'appareil et qui clapotaient légèrement contre les flotteurs.

“C'est un bon endroit pour regarder le feu d'artifice, dit Jordan en montrant du doigt le chemin qu'ils avaient suivi. “Vous pouvez vous asseoir ici et le voir à travers l'encoche.

— Splendide ! s'écria Vanessa. Mais c'est encore mieux depuis le bord.” Et, remontant sa jupe jusqu'à ses longues cuisses blanches, elle descendit du cockpit et fendit l'eau jusqu'à la plage. Elle gravit rapidement la berge pour arriver à un chemin forestier qui passait le long de l'étang, et elle agita les mains en direction de Jordan. “Venez ! Je connais une clairière, juste un peu plus loin sur ce chemin, d'où on a une vue vraiment splendide. Je viens souvent par ici à pied pour nager dans l'étang et pique-niquer. On pourra se mettre sur le dos, là-bas, et voir toute la vallée et le ciel !”

Jordan la vit disparaître derrière un bouquet de bouleaux blancs qui luisaient au clair de lune. Elle émergea de nouveau quelques secondes plus tard de l'autre côté, marchant à grands pas le long du petit chemin de terre en direction de l'ouverture vers la vallée d'où l'on avait une vue dégagée, en contrebas, sur le club et le terrain de golf de Sagamore. Il la regarda marcher et il comprit ce qui se passerait s'il la suivait. Il remit le moteur en marche et laissa l'avion dériver un peu le long de la rive avant d'amorcer un virage pour le placer face au vent et au plan d'eau.

“Où est-ce que vous allez comme ça ?” hurla-t-elle.

— Chez moi ! Il se fait tard !

— Quoi ? Vous me laissez là ?

— Vous m'avez quitté, pas vrai ? Une fois que vous abandonnez le navire, pas question de remonter à bord.

— Oh ! *Le salaud !*”

Il ne répondit rien. Poussant le manche vers l'avant, il partit rapidement sur l'eau, monta sur le redan, s'éleva, et l'avion glissa à toute vitesse sur la surface de l'étang comme s'il patinait sur de la glace. Puis l'appareil se souleva, se

libéra de l'eau et grimpa dans l'obscurité. Jordan traversa l'encoche à une altitude d'environ sept cent cinquante mètres en prenant toujours de la hauteur, et alors qu'il se préparait à amorcer en montée le grand virage vers le nord-est pour passer au-dessus du mont Goliath et continuer vers Petersburg, vers la rivière Tamarack et sa maison où il arriverait en retard et où l'attendaient sa femme et ses fils, il regarda sur sa gauche et vit le ciel s'illuminer. Comme expédiées dans le ciel par des dieux, des fusées rouges, jaunes, vertes et bleues traçaient de grands arcs lumineux et sifflants dans l'obscurité où, à la fin, très haut dans le ciel mais encore bien au-dessous de son avion, elles perdaient de la force et finissaient leur ascension en lançant, chacune à son tour, un éclair brillant suivi d'étincelles qui retombaient en panache. Et puis, au moment où chaque fusée achevait sa parade, il y avait un bruit de tonnerre et de nouveau la nuit.

INITIALES  
GROUPEMENT DE LIBRAIRES

**Antipodes**

8 rue Robert Schuman **95880 Enghien**  
Tél 01 34 12 05 00 Fax 01 34 17 69 26  
[www.librairieantipodes.com](http://www.librairieantipodes.com)

**L'Arbousier**

1 avenue Abdon Martin **04700 Oraison**  
Tél / Fax 04 92 78 61 08  
[librairielarbousier@tiscali.fr](mailto:librairielarbousier@tiscali.fr)  
[www.librairielarbousier.com](http://www.librairielarbousier.com)

**L'Astrée**

69 rue de Lévis **75017 Paris**  
Tél 01 46 22 12 21  
[lastree@free.fr](mailto:lastree@free.fr)  
[www.lastree.com](http://www.lastree.com)

**Atout-livre**

203 bis avenue Daumesnil **75012 Paris**  
Tél 01 43 43 82 27 Fax 01 43 43 82 73  
[info@atoutlivre.com](mailto:info@atoutlivre.com)  
[www.atoutlivre.com](http://www.atoutlivre.com)

### **Blandine Blanc**

19 rue Pierre Bérard **42000 Saint-Étienne**  
Tél / Fax 04 77 32 58 49  
librairiebb@free.fr  
www.blandineblanc.com

### **Le bruit des mots**

11 place du Marché **77100 Meaux**  
Tél 01 60 32 07 33 Fax 01 60 32 07 34  
bruit.des.mots@wanadoo.fr  
www.lebruitdesmots.com

### **Le cadran lunaire**

27 rue Franche **71000 Mâcon**  
Tél 03 85 38 85 27 Fax 03 85 40 92 16  
cadran.lunaire@wanadoo.fr  
www.lecadranlunaire.com

### **Comme un roman**

27 rue de Saintonge **75003 Paris**  
Tél 01 42 77 56 20 Fax 01 42 77 56 20  
commeunroman@wanadoo.fr  
www.comme-un-roman.com

### **Les cordeliers**

13 côte des Cordeliers **26 100 Romans-sur-Isère**  
Tél 04 75 05 15 55 Fax 04 75 72 50 56  
libcordeliers@wanadoo.fr  
www.librairielescordeliers.com

### **Le cyprès**

17 rue du Pont Cizeau **58000 Nevers**  
Tél 03 86 57 53 36 Fax 03 86 59 59 24  
www.lecypres.com

### **L'échappée belle**

7 rue Gambetta  
34200 Sète  
Tél 04 67 43 64 54 Fax 04 67 74 74 18  
libechappeebelle@aol.com  
www.lechappeebelle.fr

### **L'écritoire**

30 place Notre-Dame **21140 Semur-en-Auxois**  
Tél 03 80 97 05 09 Fax 03 80 97 19 89  
ecritoire@wanadoo.fr  
www.ecritoire-semur.com

### **Le grain des mots**

13 boulevard du Jeu de Paume **34000 Montpellier**  
Tél 04 67 60 82 38 Fax 04 67 60 82 91  
info@legraindesmots.com  
www.legraindesmots.com

### **Gwalarn**

15 rue des Chapeliers **22300 Lannion**  
Tél 02 96 37 40 53 Fax 02 96 46 56 76  
librairie.gwalarn@wanadoo.fr  
www.librairiegwalarn.com

### **La librairie...**

12 rue Chaperonnière **49000 Angers**  
Tél 02 41 87 48 43 Fax 02 41 87 47 70  
lalibrairie@wanadoo.fr  
www.librairielalibrairie.com

### **Lucioles**

13-15 place du Palais **38200 Vienne**  
Tél 04 74 85 53 08 Fax 04 74 85 27 52  
lucioles@free.fr  
www.librairielucioles.com

### **Maupetit**

142-144 La Canebière **13001 Marseille**  
Tél 04 91 36 50 50 Fax 04 91 36 50 79  
maupetit@actes-sud.fr  
www.librairiemaupetit.com

### **Le merle moqueur**

51 rue de Bagnolet **75020 Paris**  
Tél 01 40 09 08 80 Fax 01 40 09 86 60  
mailing@lemerlemoqueur.fr  
www.lemerlemoqueur.fr

### **Millepages**

174 rue de Fontenay **94300 Vincennes**  
Tél 01 43 28 04 15 Fax 01 43 74 44 13  
millepages@wanadoo.fr  
www.millepages.fr

### **Millepages jeunesse**

127 rue de Fontenay **94300 Vincennes**  
Tél 01 43 28 84 30 Fax 01 43 28 71 77  
millepages.jeunesse@wanadoo.fr  
www.millepages.fr

### **Millepages bd et disques**

133 rue de Fontenay **94300 Vincennes**  
Tél 01 43 28 04 50 Fax 01 43 28 04 54  
millepages.bd@wanadoo.fr  
www.millepages.fr

### **M'Lire**

3 rue de la Paix **53000 Laval**  
Tél 02 43 53 04 00 Fax 02 43 53 23 52  
mlire@wanadoo.fr  
www.mlire.com

### **Mots et Images**

10 rue Saint-Yves **22200 Guingamp**  
Tél 02 96 40 08 26 Fax 02 96 40 08 27  
mots-et-images@wanadoo.fr  
www.motsetimages.com

### **Les mots passants**

2 rue du Moutier **93300 Aubervilliers**  
Tél / Fax 01 48 34 58 12  
les.motspassants@wanadoo.fr  
www.lesmotspassants.com

### **Nordest**

34 bis rue de Dunkerque  
750010 Paris  
Tél / Fax 01 48 74 45 59  
lib.nordest@wanadoo.fr  
www.librairienordest.com

### **Obliques**

68 rue Joubert **89000 Auxerre**  
Tél 03 86 51 39 29 Fax 03 86 52 11 83  
librairie.oblique@wanadoo.fr  
www.librairieobliques.com

### **Le poivre d'âne**

9 place de l'Hôtel de Ville **04100 Manosque**  
Tél 04 92 72 45 08 Fax 04 92 72 40 03  
librairiepoivredane@wanadoo.fr  
www.lepoivredane.com

### **Quai des brumes**

120 Grand'Rue **67000 Strasbourg**  
Tél 03 88 35 32 84 Fax 03 88 25 14 45  
quaidesbrumes@wanadoo.fr  
www.librairiequaidesbrumes.com

### **La réserve**

81 avenue Jean Jaurès **78711 Mantes-la-Ville**  
Tél 01 30 94 53 23 Fax 01 30 94 18 08  
librairie.lareserve@wanadoo.fr  
www.librairielareserve.fr

### **Le scribe**

115 faubourg Lacapelle **82000 Montauban**  
Tél 05 63 63 01 83 Fax 05 63 91 20 08  
libscribe@aol.com  
www.lescribe.com

### **Des signes**

17 rue Pierre Sauvage **60200 Compiègne**  
Tél 03 44 38 10 18 Fax 03 44 38 10 21  
www.librairiedessignes.com

### **Le square (L'université)**

2 place du docteur Léon Martin **38000 Grenoble**  
Tél 04 76 46 61 63 Fax 04 76 46 14 59  
libsquar@club-internet.fr  
www.librairielesquare.com

### **Vent d'ouest**

5 place du Bon Pasteur BP 31626 **44016 Nantes Cedex**  
Tél 02 40 48 64 81 Fax 02 40 47 62 18  
librairie@ventdouest.org

### **Vent d'ouest au Lieu unique**

2 rue de la Biscuiterie **44000 Nantes**  
Tél 02 40 47 64 83 Fax 02 40 47 75 34  
ventdouestalu@hotmail.com

**Voix au chapitre**

67 rue Jean Jaurès **44600 Saint-Nazaire**

Tél 02 40 01 95 70 Fax 02 51 76 39 32

[glambert3@club-internet.fr](mailto:glambert3@club-internet.fr)

[librairievoixauchapitre.com](http://librairievoixauchapitre.com)

**Contact Initiales**

61 avenue Secrétan **75019 Paris**

Tél 01 42 40 03 21 Fax 01 42 40 41 98

[info@initiales.org](mailto:info@initiales.org)

[www.initiales.org](http://www.initiales.org)

ACHEVÉ D'IMPRIMER OCTOBRE 2006

DÉPÔT LÉGAL NOVEMBRE 2006